

# MILOS FORMAN L'INDIEN DE PRAGUE

Après "Vol au-dessus d'un nid de coucou" (75) et "Amadeus" (84),  
"Valmont" vient de confirmer que Milos Forman est décidément  
l'un des très grands cinéastes de l'histoire du cinéma.

Et voilà que la Tchécoslovaquie,  
que Milos Forman a fui voilà 20 ans, découvre la liberté...  
Récit d'une carrière. Histoire d'un destin hors pair. Emotion.

par François Forestier  
Photos Richard Melloul

Le nez baissé dans la fumée de son cigare, Milos Forman camoufle son émotion. Ce 28 novembre, à Paris, il vient de nous parler de la Tchécoslovaquie, du théâtre, de Prague, des images entrevues à la télé, la liesse, les drapeaux, la confession d'un policier, les regrets des apparatchiks... Il en a parlé avec un certain détachement - « Je suis parti depuis trop longtemps, vingt ans » - comme s'il était devenu américain, iroquois ou kachoube, que sais-je ? Bien sûr, il est content. Certes, tout cela était inattendu. Et Gorbatchev, quelle liberté de manœuvre a-t-il ? Milos Forman mentionne Vaclav Havel, qui a été son compagnon d'école. Il raconte que son fils, Petr Forman, qui a 18 ans, lui a téléphoné en posant le combiné sur la fenêtre pour qu'à vingt mille kilomètres, il puisse entendre le discours de Dubcek le revenant. « Tu entends, papa ? », disait le fils. Puis, dans un théâtre, on a branché l'appareil sur les haut-parleurs, pour que Milos l'exilé puisse dialoguer avec la salle... « Toute une génération a été sacrifiée, perdue... », dit-il. En effet : toute une géné-

ration. Ivan Passer, le génial Ivan, un tzigane dans l'âme, est parti à Hollywood. Evald Schorm s'est suicidé. Jiri Menzel a vaguement continué. Vera Chytilova a survécu en travaillant pour la télé. Tel caméraman est devenu ange gardien de square. Tel ingénieur du son a disparu. Les fauchés du Printemps de Prague... Milos Forman pleure.

« Un jour, dit l'un des amis de Forman, Milos nous a raconté que l'un de ses copains, au théâtre, était venu s'asseoir à côté de lui, sur les marches. Ils ont discuté. Le lendemain, le copain n'est pas revenu. Quelque temps plus tard, on a appris qu'il avait été pendu, pour "complicité avec le capitalisme". Il avait quinze ans... » « Imaginez ce qu'on va apprendre maintenant... Tout va être ouvert, les témoignages vont pleuvoir... Imaginez », reprend Jean-Claude Carrière, l'intime de Milos Forman, le scénariste de "Valmont". On imagine. On baisse le nez aussi, un peu honteux d'être surpris avec les yeux rouges.

Le 3 novembre dernier, Milos disait : « Je ne tournerai pas en Tchécoslovaquie. La censure y est plus dure que jamais. J'espère que ▶

Milos Forman à Paris, pendant le tournage de "Valmont", au milieu de ses figurants.



si, un jour, il y a un changement, il se fera pacifiquement, mais j'ai du mal à prévoir... » Entre le 3 et le 28 novembre, le monde a basculé, et le cœur de Forman a chaviré.

Il y a, dans "Vol au-dessus d'un nid de coucou", une image bouleversante. Quand l'Indien géant, le grand chef muet, balance le frigo dans la fenêtre grillagée et prend la poudre d'escampette dans la nuit. Musique. Christopher Lloyd, qui joue l'un des fous, se met à rire. Danny De Vito, qui en joue un autre, s'assied sur le lit. Quelque chose comme l'ombre de la liberté passe, c'est bien sûr du Forman tout craché. Milos, tapi au fond d'une salle des Champs-Élysées, regardait, en 1976, le public applaudir. Mine de rien, avec ses grosses lunettes et sa casquette, Forman, tous les soirs, s'évadait avec l'Indien. Il retrouvait son âme de courant d'air, son âme de Bohême. "Vol au-dessus d'un nid de coucou" l'a rendu célèbre. Il a fait "Hair", "Ragtime", "Amadeus" et "Valmont" depuis. Il a eu des Oscars, des Césars, des médailles, des bibelots. Il a bu des caisses de bière, qu'il aime siroter sur le plateau. Bière tchèque, évidemment. Bref, Milos Forman est devenu un monsieur. Mais Milos Forman est aussi resté l'Indien, l'Indien de la nuit du coucou.

Sa première épouse et ses enfants sont en Tchécoslovaquie. Son producteur, Claude Berri, est en France. Son autre producteur, Paul Rassam, est rue Lincoln, à Paris. Son scénariste, Jean-Claude Carrière, est du côté de Calcutta, la plupart du temps. Forman parle français, anglais et peuhl, sans doute. Il fait le grand écart entre la Mitteleuropa et New York, entre la guerre de 40 et le XVIIIème siècle. Il n'a pas de contrat avec son agent new-yorkais, et travaille avec sa "famille" de techniciens depuis toujours. Forman est souple, il s'adapte. Forman est aussi un expert du vague à l'âme, de la nostalgie. « Quand Milos est arrivé avec moi à New York, en 1969, nous sommes allés nous installer au Chelsea Hotel. Là, déprimé, il s'est couché. Et est resté ainsi des mois et des mois », se souvient Ivan Passer. « Moi, je ne savais pas quoi faire. Je suis donc allé voir un psychanalyste. Et je lui ai raconté les symptômes, les malaises de Milos comme si c'étaient les miens. Il me disait : « Faites cela », je le répétais à Milos, et un jour, le psy m'a dit que j'étais guéri. Je suis rentré au Chelsea Hotel, j'ai dit à Milos qu'il était guéri, et il s'est levé. C'était fini. » Belle, trop belle histoire d'une analyse par contumace ? « Si Ivan le dit, c'est que c'est vrai », commente sobrement Forman.

Ainsi a débuté la vie américaine du cinéaste. Sa vie tchèque est une autre histoire. Une histoire qui commence au bout du monde, à Caslav, à 60 km de Prague, le 18 février 1932. « Mon père était instituteur. Il se nommait



Les deux amants de Cécile. Danceny (Henri Thomas) et Valmont (Colin Firth).

■  
*En ce mois de novembre 1989, le monde  
a basculé, et le cœur de Forman a chaviré.*  
■

L'ORDRE ET LE DESORDRE  
par Josef Forman



Les trois femmes de "Valmont" (Colin Firth, page de droite).  
De gauche à droite : Cécile-Fairuza Balk, Merteuil-Annette Bening et Tourvel-Meg Tilly. (Photo Jaromir Komarec).

Rudolf. » Sur les photos, Rudolf Forman est un homme doux, un peu courbé, l'air à la fois timide et rigoureux, quelque chose comme un spécialiste du cosmos et de la poésie. Sur les mêmes photos, Milos est un garçonnet emprunté, les jambes perdues dans des culottes, certes courtes, mais trop larges. Il ressemble à sa mère, Anna Svaboda. Une enfance sans heurts. Jusqu'en 1941.

Je n'ai pas connu mes grands-parents. Je sais simplement que la famille des Forman remonte au XVème siècle, époque à laquelle on a retrouvé un Forman qui était zeman, ce qui était le plus bas quartier de noblesse, probablement un paysan qui avait rendu service à un noble, et avait été affranchi. Je me souviens très vaguement du père de ma mère, qui était chef de gare. » L'un des frères de Milos (l'autre est devenu peintre) travaillait comme décorateur de théâtre : « Chaque soir, mon frère m'emmenait dans les loges des actrices, qui se maquillaient et se changeaient sans gêne devant le gamin que j'étais. Je regardais tout. L'odeur des coulisses, le maquillage... On y jouait des opérettes, c'était gai. L'amour du théâtre ne m'a plus jamais quitté. »

■  
« Les actrices  
se changeaient  
sans gêne  
devant le gamin  
que j'étais... »  
■

L'Histoire, la vraie, la grande, faisait pendant ce temps des saloperies. En 1941, alors que le petit Milos est en classe, le principal passe la tête. « Venez, Milos », dit-il. L'enfant, sort, étonné. En haut de l'escalier, il voit son père, encadré par deux hommes en pardessus noirs. Il grimpe. Rudolf Forman caresse la tête de son fils, l'un des hommes le brusque, et Milos entend : « Dis à ta mère que je l'aime. » « Et il est parti. Le principal m'a libéré pour la

journée, j'étais fou de joie. On m'a donné une lettre pour ma mère, j'ai couru. A partir de cette date, nous sommes allés tous les jours, avec ma mère, attendre le train de Prague, trois fois par jour, ça a duré quatre mois. Puis ils sont venus chercher ma mère. » Milos Forman ne reverra jamais son père, mort à Buchenwald. Il reverra sa mère, une fois, dans un centre d'interrogation, à Prague, - « j'ai vu le sang sec sur les murs » -, pendant dix minutes. Elle mourra à Auschwitz.

L'enfance de Forman sera donc protégée. Entre les escapades au théâtre et les oncles attentifs, Milos ne réalisera la vérité que bien plus tard : « Des années ont passé, et j'ai lu les lettres calibrées que mon père et ma mère envoyaient à la maison. Ils ne disaient rien de précis, c'était interdit. Mais ces lettres, je les ai toujours... » A 13 ans, il se retrouve dans une pension spéciale pour les orphelins. Excellente éducation, excellente discipline. Les deux sont tarifées. Une couverture pliée, un point. Un trou de mémoire, un malus. « Comme l'enseignement pour les orphelins, considérés comme des fils de héros patriotes, était bon, la Nomenklatura plaçait aussi ses enfants. Je ►

suis resté là quatre ans. C'est là que j'ai connu Vaclav Havel, Ivan Passer, Jerzy Skolimowski... Une bande formidable ! On avait la permission de sortir à partir d'un certain nombre de points. Il y avait deux façons d'être libre. Soit on travaillait dur, et on avait des points. Soit on se foutait de tout, et la liberté on la prenait. Moi, j'ai pris la route du bon élève et Ivan Passer, lui, a pris l'autre. »

C'est par hasard que le bon élève Forman est devenu l'Indien. Poussé par ces merveilleux souvenirs d'actrices dévêtues, il veut devenir acteur. Or, en 49, le climat politique est au stalinisme à tout crin, au jadrovisme béton. Devant l'aéropage qui sélectionne les candidats à l'entrée des artistes, le professeur en chef demande une improvisation portant sur le thème des "Progrès de la paix dans le monde". De quoi inciter les jeunes gens à penser juste, et les jeunes filles à travailler pour la gloire du socialisme démocratique. Milos Forman s'avance. Se plante devant le jury. Et... ne dit rien. Il reste bouche bée, silencieux, pendant cinq minutes. La panne. Refusé. Dans la pièce d'à-côté, on passe un examen d'entrée à l'école des cinéastes. A tout hasard, il se présente. Reçu. Bingo, les jeux sont faits.

« L'école se divisait en deux sections. Il y avait les "réalisateurs" et les "cameramen". Moi, j'ai été reçu dans la section "scénarios", qui était la moins courue... On y apprenait tout. La littérature, le théâtre, la dramaturgie... Tous ceux qui ne trouvaient pas leur place dans le nouvel ordre issu de la prise de pouvoir des communistes en 1948 se retrouvaient ici. Ils ne savaient pas forcément enseigner, mais ils avaient des idées, une culture... C'est là que j'ai écrit mes deux premiers scénarios, qui ont été tournés. Mais, évidemment, côté pécunier, c'était faible. Alors j'ai fait des petits boulots... » Dans le pays dévasté de l'après-guerre, Milos Forman devient... présentateur de radio, puis de télévision. « Il devait y avoir cinq postes dans Prague ! »

Très vite, il se retrouve sur les tréteaux du théâtre. En 58, il file à Bruxelles avec "Lanterna Magica", un spectacle monté pour le pavillon tchèque, à l'Exposition Universelle, dont le symbole est un curieux bâtiment, l'Atomnium. « Avec les quelques sous que j'ai alors gagnés, j'ai acheté deux choses. Une caméra 16 mm et, un peu plus tard, une voiture Hillman. J'ai commencé à bricoler des films. Puis, de retour à Prague, j'ai été montrer mes bouts d'essai à qui de droit. Comme c'était l'ère Khrouchchev qui commençait, une nouvelle donne devait être distribuée. J'ai saisi cette chance pour réaliser mes deux premiers courts métrages, "Concours" et "Ah, s'il n'y avait pas ces guinguettes !" ...Et j'ai continué depuis ! »

Nous sommes en 62. Ces deux petits documentaires-comédies obtiennent l'agrément des autorités. Milos Forman tourne alors "L'as



Milos Forman pendant le tournage avec Colin Firth et Meg Tilly (photo J. Komarec).

■

*Sur le chemin, ils  
doublent les  
colonnes de  
blindés soviétiques.  
« On est passés  
de justesse ! »*

■

de pique", une pochade étonnante où il observe, avec tendresse et complicité, les rapports d'un adolescent avec ses parents, avec son patron, avec sa petite amie. Certains y voient immédiatement le triomphe du "réalisme objectif", terme qui ne veut rien dire mais qui fait du bien dans l'arsenal marxiste-léniniste de l'époque. Les envoyés du festival de Locarno passent alors par Prague, demandent à visionner les films disponibles. "L'as de pique" est sélectionné, ovationné, puis primé. Forman y étalonne son thème d'élection, celui qu'on retrouvera de film en film, jusqu'à "Valmont" : le moment fragile de l'éveil de l'adolescence à l'amour.

En 1964, Forman tourne "Les amours d'une blonde". Il est immédiatement étiqueté "meneur de nouvelle vague" : « Moi, je n'étais rien. J'étais content de tourner, c'est tout. Je ne me prenais pas pour Chaplin ou Carné ! En plus, si mes films étaient favorablement accueillis à l'Ouest, il pouvait toujours y avoir un crétin pour dire que c'était parce qu'ils étaient bourgeois ! » L'héroïne des "Amours d'une blonde" était une petite ouvrière de province qui se faisait séduire par un musicien de Prague. Quelque temps plus tard, elle le retrouvait en ville, pour s'apercevoir que l'aventurier d'un soir s'était mué en fils à maman trouillard ! Le film obtient le Prix du Jury à Venise en 65, et triomphe partout. Partout, sauf en Amérique, où le critique du Herald Tribune, John Mollison, écrit : « Le séducteur et ses parents semblent étrangement arriérés pour notre époque. » Le film fut toutefois nommé aux Oscars.

Nous voici en 67. L'Histoire, une fois de plus, s'apprête à coucher avec le plus fort. Forman réalise "Au feu les pompiers" où, avec Passer, il passe au crible les mille petites contrariétés, les mille petites avanies qui peuvent se glisser pour entraver la bonne marche d'un bal de pompiers. Les verres se renversent, les prix disparaissent, les flirts s'ébauchent, les vieux essaient de comprendre. Finalement, le feu consumera une maison dans la neige, prenant les pompiers de court. « J'avais rencontré Milos grâce à François Truffaut, à Cannes en 1966 », raconte Claude Berri. « Il est revenu en 68, pour présenter "Au feu les